

« dans une campagne contre l'Autriche, ne pouvait manquer de susciter de graves préoccupations. Sur la fin de mars 1866, alors que les bruits de guerre devinrent de plus en plus fondés, le général Petitti, l'un des membres les plus distingués de la commission permanente de défense, ami personnel des deux généraux, chercha la possibilité de rapprocher les deux opinions contraires. »

La combinaison adoptée en 1866 était le résultat de ces démarches. C'était une demi-mesure. Elle maintenait, en réalité, l'attaque directe sur le quadrilatère par le Mincio, mais en admettant une diversion par le Pô inférieur. L'événement, en lui donnant tort, a justifié les observations auxquelles ont donné lieu les dispositions prises par les deux partis.

Quoi qu'il en soit, c'est peut-être encore la campagne de 1870 qui, au point de vue de la direction, a présenté les marches les plus défectueuses. Sous ce rapport, la marche de l'armée de Châlons sur Sedan sera toujours pour l'armée française un sujet d'études, de méditations et de regrets. Il importe donc de bien connaître les causes qui l'ont fait entreprendre et l'influence qu'elle a exercée sur la catastrophe finale.

### 3<sup>e</sup> Marche de l'armée de Châlons sur Sedan en 1870. —

Le 16 août 1870, l'empereur Napoléon III arriva de Metz au camp de Châlons, persuadé que le maréchal Bazaine le rejoindrait sous peu avec son armée. Là, il trouva de nouvelles troupes qui s'y rassemblaient à la hâte, sans connaître encore leur destination.

Le lendemain, l'empereur réunit dans une conférence, au quartier impérial, le prince Napoléon, le général Berthaut, commandant le corps des mobiles de la Seine, le général Trochu, le général Schmitz, chef d'état-major du 12<sup>e</sup> corps, alors en formation, et le maréchal de Mac-Mahon, qui venait d'arriver.

Les résultats de cette conférence furent : la nomination

du général Trochu comme gouverneur de Paris; celle du maréchal de Mac-Mahon comme commandant en chef de l'armée de Châlons; celle du maréchal Bazaine comme commandant en chef des armées impériales; enfin la décision prise à l'unanimité de ramener l'armée de Châlons sous les murs de Paris.

Cette décision, portée à la régente par le commandant Duperré, causa une vive émotion dans le conseil des ministres. On redoutait l'impression qu'elle produirait sur la population de Paris :

Aussi, le même jour, le 17 au soir, le général de Palikao, ministre de la guerre, adressa à l'Empereur le télégramme suivant, qui avait pour but de faire modifier à la fois l'objectif et la direction de marche.

« L'Impératrice me communique la lettre par laquelle l'Empereur annonce qu'il veut ramener l'armée de Châlons sur Paris. Je supplie l'Empereur de renoncer à cette idée, qui paraîtrait l'abandon de l'armée de Metz, qui ne peut faire en ce moment sa jonction à Verdun. L'armée de Châlons sera, avant trois jours, de 85,000 hommes, sans compter le corps de Douay, qui rejoindra dans trois jours et qui est de 48,000 hommes. Ne peut-on faire une puissante diversion sur les corps prussiens, déjà épuisés par plusieurs combats? »

Telle fut la première idée de la marche sur Sedan. La dépêche qui la suggérait reposait sur la crainte de voir le peuple de Paris se soulever contre l'abandon de l'armée de Metz.

Le télégramme du ministre de la guerre supposait ensuite les corps prussiens épuisés par plusieurs combats. C'était une hypothèse gratuite que rien ne justifiait. Il indiquait enfin comme but aux efforts de l'armée de Châlons une diversion sur les masses prussiennes. Ce but n'était pas en rapport avec la faiblesse de nos moyens et la force de l'ennemi.

L'Empereur reçut en même temps une dépêche du ma-

réchal Bazaine annonçant la bataille du 16 août et la suspension de son mouvement sur Verdun. Ces nouvelles ne firent que redoubler les perplexités du souverain et du maréchal de Mac-Mahon. Elles continuèrent pendant les journées du 18 et du 19 août. Mais le commandement tendait nettement vers un retour à Paris.

Le 19, survint une dépêche du maréchal Bazaine qui disait : « Je suis trop loin de Châlons pour vous indiquer les opérations à exécuter. Je craindrais de me tromper. Par conséquent, je vous laisse libre d'agir comme vous l'entendrez. »

La réception de cette dépêche ne fit pas cesser l'indécision du maréchal de Mac-Mahon. Son armée, du reste, n'était pas complètement formée, et les débris des 1<sup>er</sup>, 5<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> corps continuaient à rejoindre. Dans la journée du 20 août, cependant, il fut informé que les uhlands s'étaient avancés jusqu'à 40 kilomètres du camp. Cette nouvelle le décida à se porter sur Reims, direction qui le rapprochait de Paris, sans l'éloigner de la basse Meuse.

Le mouvement s'exécuta le 21, sans autres difficultés que celle de la route, qui était mauvaise. Mais les nombreux trainards que les corps laissaient après eux témoignaient des faiblesses de cette armée, du peu de cohésion de ses troupes, du commencement de désorganisation qui avait pénétré dans ses rangs et de son impuissance à marcher à l'ennemi.

Après son arrivée, le maréchal de Mac-Mahon fut appelé à Courcelles, dans une seconde conférence, à laquelle assistait M. Rouher. Ce dernier avait été envoyé de Paris par le gouvernement pour obtenir que l'armée fût dirigée sur Metz. Il se heurta cette fois à une volonté nette et résolue, celle du maréchal, qui était enfin décidé à se porter sur Paris.

Malgré les avis contraires, le commandant en chef de l'armée de Châlons maintint énergiquement son projet. On obtint de lui, cependant, un délai de vingt-quatre

heures, et il fut admis que la marche sur Paris s'effectuerait le lendemain si, jusque-là, on n'avait pas reçu de nouvelles instructions du maréchal Bazaine.

Le maréchal de Mac-Mahon avait sans nul doute toute liberté d'agir à sa guise ; mais il lui était difficile de ne pas consentir à un retard que réclamait, au nom du gouvernement et avec l'assentiment du souverain, le personnage le plus influent du pays.

Néanmoins, le 22 au matin, l'ordre de se porter sur la capitale fut envoyé aux différents corps.

Pendant qu'on le distribuait, vers neuf heures et demie, l'empereur reçut le rapport du maréchal Bazaine sur la bataille de Saint-Privat. Il finissait ainsi :

« Je compte toujours prendre la direction du Nord et me rabattre ensuite, par Montmédy, sur la route de Sainte-Menehould à Châlons, si elle n'est pas fortement occupée. Dans le cas contraire, je continuerai sur Sedan et même Mézières pour gagner Châlons. »

Après avoir eu communication de ce rapport, le maréchal de Mac-Mahon changea les ordres donnés et indiqua Stenay pour nouvelle direction de marche. On a écrit depuis qu'il avait pris ce parti parce qu'il n'avait pas reçu une dépêche du maréchal Bazaine terminée par ces mots : « Je vous préviendrai de ma marche, si je puis toutefois l'entreprendre sans compromettre l'armée. »

Cependant des recherches consciencieuses ont établi que cette seconde dépêche lui était parvenue. Si elle ne l'a pas conduit à modifier ses derniers ordres de marche et à maintenir sa volonté première de regagner Paris, c'est qu'il ne voulait pas être accusé d'avoir refusé de porter secours au maréchal Bazaine ; résolution fatale qui devait être la cause de la catastrophe de Sedan, mais qui n'en était pas moins dictée par un sentiment du devoir qu'il faut respecter. Le malheur voulut que la direction de Montmédy parût la meilleure pour l'exécution de ce devoir, tandis qu'en réalité c'était la plus mauvaise.

Les ordres pour se diriger sur Stenay furent donc expédiés le 22 août, dans l'après-midi, et le mouvement commença le 23.

Voici quelle était, à cette date, la situation respective des armées opposées :

L'armée de Châlons était sur la Suippe, face au nord-est, prête à marcher dans la direction de Vouziers, Stenay, Montmédy (V. *planche XXXII*).

La III<sup>e</sup> armée allemande et l'armée de la Meuse s'étendaient de Sivry-sur-Meuse à Saint-Dizier. Leurs directions de marche étaient sur Paris, par Verdun d'une part, par Bar-le-Duc et Vitry de l'autre.

La détermination prise à Reims avait pour résultat de faire suivre à notre armée une ligne parallèle à celle de l'ennemi, mais en sens inverse et à une distance de 38 kilomètres à peine. Il s'agissait donc d'exécuter une marche de flanc, à deux journées au plus des masses allemandes, qui tenaient les lignes d'opérations intérieures, tandis que nous nous prolongions sur une ligne extérieure. Enfin, à mesure que notre armée s'avancait, elle allait découvrir sa ligne de communications sur Paris, sans pouvoir menacer celle de l'adversaire, qui passait par Nancy.

Les conséquences de cette direction de marche n'allèrent pas tarder à se faire sentir.

Dès le 25 août, en effet, des partis de cavalerie ennemie se montraient à Dammartin-sous-Hans et aux environs de Châlons. Nos corps, qui avaient atteint Vouziers et Attigny, n'étaient déjà plus couverts sur leurs derrières.

Le 26, les masses allemandes, ayant appris la marche de Mac-Mahon, s'étaient dirigées vers le Nord. Leurs têtes de colonnes menaçaient déjà son flanc droit dans la vallée de l'Aisne et ses communications à Mourmelon-le-Grand.

Le 27, les routes de Vouziers à Stenay étaient occupées par les Allemands, et l'armée de Châlons se trouvait assaillie sur son flanc droit. Le 28, ses lignes de retraite sur Reims, ou même sur Reithel, étaient coupées à Vouziers,

Voncq et Attigny. Enfin, dans la soirée du 31, les routes de Mézières, par la rive gauche de la Meuse, étaient interceptées à Flize, et notre malheureuse armée se trouvait dans une de ces situations où l'on n'a plus qu'à se frayer un chemin à la baïonnette. Sa perte était certaine.

Il serait superflu de rappeler ici les détails de ces tristes événements. Les directions de marche sont seules en question, et elles ont déjà donné lieu à diverses observations qui ont été faites à propos des lignes d'opérations.

Il suffira donc de remarquer qu'une jonction des armées de Châlons et de Metz était déjà impossible le 23 août, puisque des masses supérieures en nombre et victorieuses se trouvaient entre elles. Ce n'était donc pas de ce côté qu'il fallait chercher la solution.

Peut-être, comme on l'a dit, fallait-il attirer d'abord sur Paris les deux armées allemandes qui marchaient sur cette capitale, pour essayer ensuite de concentrer vers Épinal de nouvelles forces, qu'on aurait ensuite dirigées sur les communications de l'ennemi et sur Metz. Cette combinaison était sans nul doute plus conforme aux principes et aurait au moins évité la plus terrible des catastrophes.

Quoi qu'il en soit, voici quel a été l'avis du grand état-major prussien sur la direction prise par l'armée de Châlons :

« La solution la plus simple et la plus sûre de la première question était assurément de rétrograder jusque dans le voisinage de la capitale ; puis, appuyé sur ses ouvrages et sur les immenses ressources qu'elle présentait, d'offrir la bataille dans les conditions les plus avantageuses. Dans l'hypothèse même d'un revers, l'armée française demeurait en mesure de se soustraire promptement à la poursuite du vainqueur ; quant à un investissement rigoureux ou à un blocus de Paris, il était à peine nécessaire d'y songer, devant la concentration

« sous ses murs d'une masse de plus de 100,000 hommes  
« de troupes de ligne. »

D'autres considérations d'ailleurs devaient, en cette circonstance, dominer les décisions à prendre. La force et les positions des armées prussiennes étaient connues. La conférence de Courcelles l'avait prouvé. L'armée de Châlons qu'on songeait à leur opposer avait trois corps sur quatre démoralisés, par conséquent hors d'état d'accomplir de longues marches ou de livrer un combat avant d'avoir reconstitué leurs liens tactiques et rétabli la confiance. L'expérience a maintes fois démontré qu'en pareil cas il n'y a ni raison d'État, ni règles de stratégie qui puissent prévaloir.

La seule direction de marche à donner à cette armée, c'était donc la route de Paris.

#### IV. — Ordres de marche.

Lorsque l'objectif et la direction de marche ont été déterminés, il ne reste plus qu'à donner les ordres de mouvement.

Y a-t-il à cet égard, comme pour les dispositifs, des principes que les généraux en chef et leurs chefs d'état-major soient tenus d'observer? Des exemples choisis dans les campagnes modernes répondront à cette question.

Sous ce rapport, si l'on mesure la valeur des actes du commandement aux succès obtenus, aucune époque ne saurait offrir à nos recherches de méthodes plus parfaites que celle des guerres napoléoniennes.

1<sup>o</sup> Campagne de 1806. — Au commencement du mois d'octobre 1806, lorsque la Grande Armée dut entrer en Saxe, sur trois colonnes, pour attaquer l'armée prussienne, l'Empereur fit donner, par le major général, aux deux corps de la colonne de droite, ceux des maréchaux Soult et Ney, les ordres suivants :

« Würzburg, 5 octobre 1806.

« *Le major général à M. le maréchal Soult.*

« L'Empereur, monsieur le maréchal, ordonne que vous  
« preniez vos mesures pour entrer à Bayreuth le 7, de  
« meilleure heure possible. Vous y entrerez en masse, de  
« manière qu'une heure après l'entrée du premier de vos  
« hussards, tout votre corps d'armée soit à Bayreuth et  
« puisse faire encore quelques lieues au delà sur la route  
« de Hof; vous continuerez votre marche le 8, de manière  
« à avoir votre corps d'armée, dans la nuit du 8 au 9, sur  
« les hauteurs de Münchberg.

« Dans la journée du 9, vous porterez votre corps d'armée à Hof.

« Je vous préviens que le maréchal Ney sera à une  
« demi-journée derrière vous; je lui donne l'ordre d'avoir  
« toujours sa cavalerie à une heure en avant de lui, afin  
« qu'elle puisse se porter au secours de la vôtre, s'il y  
« avait lieu.

« Cette instruction est faite comme si vous ne deviez pas  
« trouver d'obstacle; mais si l'ennemi était en force à Hof  
« et que les forces du maréchal Ney réunies aux vôtres ne  
« vous parussent pas, à l'un et à l'autre, suffisantes pour  
« vaincre l'ennemi, vous en instruirez sur le champ l'Empereur, et vous vous placerez dans une bonne et forte  
« position.

« Vous, vous ne devez, monsieur le maréchal, prendre  
« aucune peine du château de Culmbach; le général de  
« Wrede, qui marche après le corps du maréchal Ney, a  
« l'ordre de le cerner et de le prendre, si toutefois l'ennemi n'est pas en force à Hof.

« Le quartier général sera le 6 à Bamberg, le 8 à Lichtenfels, le 9 à Kronach.

« Vous aurez soin d'envoyer tous les jours un officier à